

La scierie Melesi à Arlay

Dans sa maison d'Arlay, Michel Bride nous a accueillis avec Jean-Louis Vauchez, membre du comité de lecture, pour évoquer l'entreprise fondée par son beau-père et dans laquelle il a fait la majeure partie de sa carrière : la scierie Melesi.



D'Onoz à Arlay

Je suis originaire d'Onoz, près d'Orgelet. Nous avons dû quitter le village lorsque le projet de barrage de Vouglans a vu le jour. Mon beau-père, qui avait été bûcheron, avait pour projet de monter une scierie à Arlay puisqu'il n'y en avait pas. Comme il connaissait le maire, Monsieur Bourdy, et que deux maisons étaient disponibles, nous sommes arrivés en octobre 64. De toute façon, nous n'avions pas le choix, il fallait partir : il y a quinze mètres d'eau dans la cour maintenant... EDF nous a dit de retrouver une maison équivalente à celle que nous avions et de leur envoyer la facture.

Nous n'étions pas bien nombreux au départ mais mon beau-père puis mon beau-frère ont peu à peu développé l'entreprise, nous avons été jusqu'à une douzaine. Nous avons commencé avec une petite scie à ruban puis la scierie a été modifiée, modernisée car il fallait augmenter le débit : de nouvelles machines sont arrivées et il a fallu construire d'autres bâtiments pour être plus à l'abri.

Un travail technique

Nous travaillions du résineux, mais aussi du feuillu, en fonction de la demande. C'est le beau-père qui s'occupait des achats. Il allait estimer les bois "debout" en forêt, puis les faisait abattre par des bûcherons. Des transporteurs les livraient à la scierie puis nous faisons le sciage pour la clientèle : la tableterie, la charpente, la menuiserie, des traverses... Pour la tableterie, il fallait faire des plateaux de 8 ou 10 cm d'épaisseur à partir de grumes de hêtre. On levait tout à la main.

Chaque scierie avait son secteur, dans le Jura et dans les départements limitrophes ; on coupait du chêne, du sapin, du bois blanc comme des érables ou des frênes. Quand on était à Onoz, on faisait beaucoup de bois de tournerie avec du buis. J'en ai chargé des fagots de buis de 60 kilos ! Il fallait les ébrancher, les couper à la serpe. On sait encore faire les gestes ! Après, il fallait sortir le bois, débarder, déposer en bordure de route pour le transport. Et si le bois était en bas d'une pente, il fallait le câbler et le remonter avec un tracteur à quatre roues motrices. Ce n'était pas toujours facile, mais on n'avait pas le choix. Et on est encore là !

Un métier passion

Selon le type de bois, il fallait régler les machines et l'affûtage : on pouvait changer de lames plusieurs fois par jour. Moi, j'étais à l'affûtage, à l'entretien et au suivi du matériel ; je faisais un peu de mécanique aussi. J'ai appris sur le tas et me suis formé chez un marchand de lames de Bourg-en-Bresse qui m'a initié.

Avant d'arriver à Arlay, je travaillais déjà dans le bois, avec la serpe, la hache, le passe-partout. On allait dans les forêts, dans le haut, puis il fallait assurer le débardage, le transport, la livraison. On en a fait des kilomètres. J'ai toujours aimé le bois et je ne pouvais pas rester enfermé.

En parallèle de mon métier, j'ai fait des meubles, des agencements pour la maison et me suis investi dans les associations.

J'ai fait la majeure partie de ma carrière à la scierie, jusqu'en 1995, date à laquelle j'ai pris ma retraite.

Témoignage de Michel Bride

Arlay,

14 novembre 2024